

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Triptyque

Louise Thibault

Volume 17, numéro 4 (100), juillet-août 1975

100 fois sur le métier...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30978ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thibault, L. (1975). Triptyque. *Liberté*, 17(4), 82-84.

Triptyque

••

— I —

Le son inattendu et solitaire d'un mobile de bambou invisible mû par les esprits du lieu comme l'autre soir ou par le vent. Cri de Casimir en chaleurs. Réflexion : rouges prunelles ardentes au milieu du turquoise siamois. Turquoise bleu vert.

Mais principalement vert. De la mousse âcre et spongieuse des bois à la transparence striée des groseilles gooseberries. Et quelquefois, amoureusement, la luminosité du bleu.

Et pendant ce temps, à jouer aux dames chinoises, au parchesi, en écoutant Tiny Tim chanter *What the World needs now*, en buvant du triple sec. Première absence. Intentionnelle dans la volonté de refuser d'être là

(C'était il y a trois semaines)

Rappel organique : gargouillis de caillots et mécanismes secrets. Rouge du clair au sombre. C'est pour bientôt demain ou mercredi.

Je n'ai pas encore entendu l'oiseau de nuit *nighthawk* (engoulevent ?)

C'est de la couleur de l'absence qu'il s'agit, éparpillée et ramifiée dans les sons familiers de la maison et de la rue.

— II —

Chaleur humide. La nuit m'encercle. Derrière la porte entrouverte, le lit de cuivre, où grouillent esprits démons et autres matérialisations imaginatives, retient aussi l'ombre respirante qui respire aussi ailleurs l'air plus ou moins troublé d'un milieu fermé. Y a-t-il une frontière à la limite d'un pays fictif et approximatif ?

L'évidence du vide. Les yeux clos, on peut voir, surtout sentir. L'odeur d'une image sur l'oreiller brodé. L'obscurité moins un carreau de lumière sur le mur.

Quelquefois, inquiète, je ne savais quelle forme donner à mon corps pour dormir. Foetus, rond de chien, chien de fusil. Mais toujours à l'abri entre ses bras. La peau fine tendue sur l'os saillant de la hanche caressée et recaressée par ma main songeuse. Une bulle de savon transparente iridescente dans l'air opaque. Quand la bulle crève, il n'y a plus rien à espérer. La bulle est toujours là, en suspens entre nos deux souffles : battements d'aile. Je sais que demain ton absence troublera mon réveil. Déjà il faut chercher le sommeil au-delà des dragons et chimères. Ne pas lui demander la date de son retour.

Un foulard effiloché autour des reins. Rouge. Filet de sang usé sur les hanches lisses, flou sur l'ossature précise. Le dos tourné en silence, il descend l'escalier condamné jusqu'à la brumeuse époque colorée mouvante psychédélique où il assiste ou recrée une séquence de vieux film. Passé. Collage (*Sinfonia* de Bério).

Ce qui n'empêche pas ma main sous le foulard. Mes doigts de sucre d'orge cassant du demi-sommeil. Il regarde l'obscurité où il croit distinguer mes yeux fixés sur lui. Attente. Le sucre d'orge fondant sur son ventre. Canicule. On étouffe ici. Propulsion instantanée d'un présent à un autre.

Le rouge fond aussi. Un peu de fraîcheur au creux des cuisses à l'abri de l'absence de vent dans la chambre. Rien que de l'ombre plus un miroir. Crois-tu qu'il y ait des rats dans la chambre du fond ? J'ai rêvé que des rats échappés de la maison effondrée... oui, c'est vrai, les chats. La chatte ta-

pie entre lampadaire et obscurité. Minette, Minette. Minette, Minette. Echo aigu, léger accent. Minette accourt et vient têter son châle de laine au pied du lit. Fourrure noire de phoque. Bruit mouillé de la langue qui bat contre les mailles. Sourire attendu troublant l'obscurité.

Cicatrice. D'où vient cette déchirure à ton foulard. Deux noeuds, un pour attacher, l'autre pour réparer la blessure. Réponse silencieuse intacte au creux d'un langage informulé en cet instant où l'éloignement, l'incertitude conspirent contre le sommeil.

Et cependant, la peau tendre archangélique sous mes doigts. L'Annonce faite à Marie par un Archange Gabriel aux cheveux lisses comme ceux des petits Anglais de Westmount, lisses, en fils de soie sur l'oreiller. Toujours.

Le cri d'un oiseau de nuit (*nighthawk*). Engoulement : oiseau de nuit volant la bouche ouverte pour avaler les insectes.

— III —

Ton ombre fragmentée respire encore parfois au réveil.

Des dizaines de petites tresses sur la tête ronde douce et petite d'Anne. Elle se sourit dans le miroir cerclé de métal. Mon existence en cet instant précis s'inscrit entre les lignes blanches surajoutées de la cour de l'école. L'absence devient toujours habitude. Sa saveur caractéristique teinte ce qu'elle touche de périssable et d'éphémère. Flash. Mon ventre creux et vide, conque délaissée. Grotte marine désertée par la marée. Gris-bleu de l'acceptation d'une certaine réalité. On finit par oublier le nom de l'oiseau de nuit et par ne plus l'entendre qu'aux profonds instants d'angoisse. Echange, troc d'une réalité contre une autre.

La réalité d'un sommeil qu'il faut cultiver, farouche et fuyant. Sommeil : état d'une personne dont la sensibilité et l'activité se trouvent suspendues. Une bulle de savon sommeillant au soleil ou scintillante sous le feu des lucioles collées au pare-brise. Juste avant d'éclater au cri de l'engoulement.